

## Le retour

Au retour, on quitte les Préalpes bergamasques pour retrouver la plaine et foncer à 130 à l'heure sur Milan. Et l'on traverse aussi Milan, à 120 à l'heure, juste une petite baisse de régime. Et l'on quitte Milan à 130 à l'heure pour s'en aller sur la plaine infinie et bientôt contre les montagnes. A un moment donné, il semble qu'elles vont nous retenir, qu'on ne pourra pas les franchir, que c'est impossible. Elles sont si grandes, les montagnes. Mais non, voilà un tunnel qui s'enfile sous l'une d'elles, et quand on ressort de l'autre côté, on a quitté une grande vallée qui va on ne sait où dans les hauteurs pour retrouver cette autre région où passe la route traditionnelle que l'on a évité sur une douzaine de km et sans en gagner un, c'est là le mystère. On remonte cette vallée où coule la Dovéria, Divéria en italien, pour aller contre Varzo, un gros village à flanc de côteau que personne ne connaît ni ne s'y arrête. Un village en perdition que l'on pourrait croire, mais sans doute encore vivant par des rachats conséquents de maisons par des Suisse de Brigue et sa région en mal de bâtiments anciens à restaurer<sup>1</sup>. On s'enfonce maintenant dans le goulet de Gondo. On passe la douane. On s'arrête toujours à la même station pour faire l'essence, la dernière en direction de la Suisse. Mon Dieu que tout cela est banal, et pourtant ce pourrait être la vie de n'importe quel individu. Si l'on regarde contre en haut, on voit une immense paroi de rocher presque verticale, et même qui paraît nous surplomber. Rousseau en a parlé dans ses Confessions. Mais tonnerre, c'est qu'elle va nous tomber dessus, cette montagne ! Dans la station, toujours la même vendeuse, on lui pose cette question :

-Ne craignez-vous pas que les rochers qu'il y a en face, de l'autre côté de la route, ne vous tombent dessus ?

-Mais non, pas du tout, qu'elle répond avec un étrange sourire, comme si l'on était de pauvres gens apeurés pour si peu !

C'est probablement qu'elle ne sait pas, elle, qu'il y a une immense fente entre ce gros cailloux et une autre paroi située en retrait et que de manière assurée, ce gros cailloux roulera dans l'étroit goulet pour le remplir entièrement. Ne s'agira plus alors de dégager une masse pareille à grand renfort d'engins divers, mais de creuser un nouveau tunnel dans le gros caillou. Tout cela de manière assurée. En vertu du principe de l'érosion qui arrive à bout de toute chose.

On continue, on passe sous les galeries, on arrive à Gabi, village plus encore sinistré que Gondo, on monte, on retrouve d'autres galeries et l'on arrive à Simplon Village. Sors de ta caisse, mon ami, et va boire ton cappuccino tout en essayant de retrouver ta pauvre casquette à laquelle tu tiens tant et que as perdue par ici à l'aller.

J'aime cette boulangerie et tea-room tout en même temps. Il y a une ambiance particulière. La bonne odeur du pain aussi. On est là, à l'une des tables de cet

---

<sup>1</sup> On imagine, aucune référence quant à ce sujet.

endroit accueillant où toujours l'on voudrait rester plus longtemps. L'on y est si bien même que l'on souhaiterait parfois ne plus jamais le quitter pour retrouver la route. Epouser comme je l'ai déjà dit autrefois, la jeune serveuse aux rondeurs agréables Mais on ne le fera pas. Il n'est plus temps !



Simplon-Dorf ou Simplon-village, un site de toute beauté où les agriculteurs, malgré la déclivité de la plupart des champs, ne laissent pas un m2 de terrain qu'ils n'entretiennent pas.

On repart. On monte le col. Et c'est alors que l'on arrive au sommet où se trouve l'hospice. En rose. Il est si beau ce matin-là, avec des montagnes déjà toutes blanches à l'arrière-plan. Elles sont si hautes. Il y a un lac devant l'hospice. On s'y arrêterait volontiers si l'on n'avait pas déjà bu notre cappuccino à la boulangerie de Simplon village, avec achat d'un pain de seigle. Une merveille.

Le Simplon, cette végétation un peu étrange, rampante pourrait-on dire, avec des myrtilliers à profusion – ce que l'on croit - des arbustes rachitiques mais bien vivants, et quelques arbres quand même, des mélèzes, qui tentent de se faire une place au soleil. Les conditions hivernales sont difficiles, il y a de la lutte pour chaque plante. Mais toutes ensemble elles résistent et offrent au paysage certes

une monotonie poignante, mais en même temps une suprême beauté. Il vaudrait vraiment la peine de s'arrêter quelques jours à l'hospice et faire une provision de tous les sentiments qu'offre ce col raboté jusqu'à l'os par les grandes glaciations.



On redescend sur la plaine. Ce jour-là le Valais est superbe, Plus bas les vignes sont encore en feuilles, du jaune partout sur les pentes, même les plus raides. Y a plein de soleil. Le canton est magique. Lumineux. Il s'offre dans sa plus grande splendeur. On est sidéré de tant de beauté. Que le canton perdra déjà au niveau de Martigny et plus tard en ce Chablais que l'on traverse presque avec indifférence. Et plus loin encore revoilà le lac Léman, mais brumeux, mais à peine visible. C'en est donc fini de la magie de tantôt. On aurait dû y rester, en ce beau Valais. S'asseoir à la table d'un restaurant et contempler ce spectacle magique qui pourtant ne s'offre pas à vous toutes les fois que vous passez par là. C'est une journée hors du commun. Une comme vous n'en avez peut-être jamais connue. Elle vous oblige à dire que le Valais est sans doute le plus joli canton du pays. Très loin de la monotonie de nos sapins du Jura qui ne changent jamais de couleur. Tandis qu'ici, avec les mélèzes à l'automne, tout est or, tout est miel serait-on même tenté de dire.